

LE PEINTRE DES ANGES

IL BEATO FRA ANGELICO

SUITE

IV



PENDANT que le moine de Fiesole, dans son tranquille couvent où la cloche des offices marquait seule la fuite des heures, où nul bruit, sauf les pas muets, le frôlement des robes de bure dans les corridors, ne troublait le silence imposé par la règle, accomplissait de si nombreux travaux, dont un grand nombre, malheureusement, a disparu, Florence, éprise d'art, à cette époque, une des plus brillantes de son histoire, se parait de chefs-d'œuvre, ainsi qu'une épousée. Ses riches citoyens voulaient des palais aux grandes salles peintes, des palais qui seraient des musées pleins

de meubles précieux. On oubliait les drames d'hier pour ne songer qu'à la paix présente, bien qu'achetée au prix des libertés de la cité. On admirait, sous l'élégante loggia des Lanzi, que Côme de Médicis venait de faire construire, les statues grecques récemment retrouvées, et les artistes les prenaient pour modèles. Trois de ces artistes surtout, incomparables, développaient ce goût de la beauté de la forme; Ghiberti qui ciselaît sur ses merveilleuses portes du Baptistère les figures de la Bible, avec la pureté des bas-reliefs antiques; Brunelleschi, lançant dans les airs la masse écrasante de la coupole de Sainte-Marie-de-la-Fleur; Donatello, le sculpteur puissant. Autour d'eux, des peintres, des architectes, des céramistes, souvent les trois réunis dans le même homme. C'est le premier épanouissement de la Renaissance, où Florence est la capitale intellectuelle de l'Italie, avec son souple et harmonieux dialecte toscan, et cette atmosphère de poésie et d'art qu'on y respire encore. Tout cela était bien loin des visions de l'Angelico; pourtant les circonstances allaient le faire descendre de son ermitage et le mêler à cette ville charmante et païenne.

Côme de Médicis, le fils de Jean, était, depuis

1429, l'héritier de ses richesses et de ses projets sur Florence. Il protégeait les artistes, aidait chacun de son or, faisait largesse au petit peuple; au contraire, la noblesse, les Pazzi, les Pitti, les Albizzi, jalousait son influence et aussi le bon état de ses affaires, car tous ces nobles florentins étaient comme lui les banquiers de l'Europe et même de l'Asie, les inventeurs de la lettre de change. Pour se débarrasser de Côme, ils soulevèrent une émeute, l'accusèrent d'en être l'auteur, d'attenter à la république, et l'emprisonnèrent au Palazzo Vecchio. Devinant qu'on cherchait à l'empoisonner dans les mets qu'on lui servait, procéda sommaire alors habituel, Côme demeura quatre jours sans manger, trouva moyen d'acheter ses juges en y mettant plus cher que ne l'avaient fait ses ennemis et, au lieu de la mort, obtint l'exil, emportant à Padoue et à Venise sa banque et ses capitaux. La ville ne mit pas un an à le rappeler : lui parti, son argent manquait. On croit voir cette foule italienne, ardente et mobile, se précipiter au-devant de son cortège, le ramener en triomphe à sa maison, en l'appelant de ce nom qu'il garda : Père de la Patrie. Puis, quelques jours après, l'échafaud dressé sur cette place de la Seigneurie qui a vu couler tant de sang, et la même foule, cette fois pressée et terrifiée, regardant tomber les têtes des ennemis de Côme, désormais souverain sans en avoir le titre, que prendront ses descendants.

Son portrait, on le retrouve partout, à Florence, dans des médailles, des tableaux, et jusque sous le costume d'un roi mage dans cette procession éclatante que Benozzo Gozzoli, un disciple de Fra Angelico, déroula sur les murs de la chapelle privée des Médicis. Il est laid, de petite taille, le nez fort, les traits accentués, la physiomie impérieuse et tenace, un de ces hommes qui fondent la fortune d'une maison sans regarder trop aux moyens. Les lèvres, épaisses, ont le pli amer qui devait leur venir quand, songeant au nombre de consciences achetées par lui, il disait, en feuilletant ses livres de comptes : « Que n'ai-je aussi bien Dieu pour débiteur ? »

Sans doute pour se mettre en règle avec ce créancier qui ne transige pas, il bâtissait des monastères, des églises, décorait splendidement San Lorenzo, où il fit faire à Donatello le beau tombeau de son père, et ne voulut pour lui qu'une simple dalle. Enfin, il songeait à ses amis, les Dominicains de Fiesole. Sa maison des champs était voisine de leur couvent. Tous les patriciens de Florence aimaient ces villégiatures dans leur belle campagne. On se représente Côme, par les jours d'été, laissant les artistes, les savants, les poètes, ses clients, qui l'entouraient dans sa superbe villa, pour aller se reposer au milieu des religieux. Le prieur Antonin, peut-être son camarade d'enfance, était son confesseur, et à voir cette bouche fine et ferme, cette figure aussi austère qu'intelli-

gente, il ne semble pas que le pénitent dût trouver chez lui des excès d'indulgence.

Chose singulière, c'était vers le timide et paisible moine de génie, qui n'entendait rien aux affaires de ce monde, vivant le plus souvent dans l'autre, que ce politique habile, ce sceptique meneur d'hommes, se sentait attiré d'une affection spéciale. Il lui avait déjà commandé plusieurs tableaux, et ces panneaux d'armoire, exquises miniatures, dont Fra Angelico a fait tout un enseignement théologique. Mais Côme de Medicis voulut le rapprocher de lui et lui donner l'occasion d'exécuter sous ses yeux une grande œuvre.

V

Sur une large place, une façade très simple d'église; auprès, une petite porte : c'est le couvent de San-Marco. Une étrange émotion saisit dès l'entrée. Le cloître est ensoleillé, avec des colonnettes gracieuses, des fresques effacées, un parterre où fleurissent des roses, en souvenir du grand rosier de Damas sous lequel, à cette même place, Savonarole prêcha ses premiers sermons. Mais on n'y voit plus de moines blancs passant sous les arcades. Un seul apparaît au bout d'une nef; celui-là est prosterné au pied d'un Christ en croix, sublime de douceur. Le sang du Crucifié coule sur lui; tout son être s'abîme dans l'adoration. « Salut, Sauveur Jésus, dit l'inscription, je voudrais m'attacher à votre croix si chère. » C'est saint Dominique, ou plutôt la personnification même de sa famille religieuse; mais la tradition veut que l'Angelico qui l'a peint lui ait donné ses propres traits.

Ce couvent tombait en ruines, lorsque Côme y appela les dominicains de Fiesole pour exercer, au centre de Florence, leur apostolat. Ils descendirent solennellement de leur colline, au chant de psaumes de joie, leur procession blanche et noire serpentant le long des pentes fleuries, sous les lauriers roses et les orangers; ils portaient sur leurs épaules les reliques de leurs saints. Fra Giovanni était là, confondu au milieu de ses frères, et chantant avec eux. Trois évêques et les principaux magistrats accompagnaient le cortège, et, sur son passage, les femmes, les enfants jetaient des fleurs.

Le délabrement du monastère était tel que les religieux ne purent y entrer; sur la place, ils édifièrent des baraques de bois où ils logèrent de longs mois, se comparant à Israël sous ses tentes.

Côme faisait rebâtir San-Marco par son architecte Michelozzo, qui lui élevait en même temps, près de là, un beau palais; il eût voulu prodiguer partout semblable magnificence. Le prieur Antonin s'y opposa, au nom de la pauvreté monastique. Les deux cloîtres, la vaste bibliothèque, eurent seuls

de belles colonnes élégantes. Partout ailleurs, ce furent de grandes salles très simples, aux murs nus. Mais ces murs, par un don princier, Côme chargea Angelico de les couvrir de peintures, en même temps qu'il commandait à son frère Benedetto, « béni de nom et en réalité », tous les livres de chant de l'église, les grands psautiers, les antiphonaires rehaussés d'or et de miniatures, travail dans lequel celui-ci excellait.

Ces peintures enfermées dans un couvent cloître, dans le dortoir même des moines, n'étaient pas destinées aux admirations du public, mais à inspirer aux religieux de pieuses pensées. C'était vraiment travailler pour l'art seul et pour Dieu; or, cette tâche convenait à l'humilité, à la dévotion de celui qui jamais ne signait ni ne datait ses tableaux, comme s'il voulait en effacer toute trace de sa personnalité d'artiste.

A peine le premier cloître et la salle du Chapitre achevés, il s'y mit à l'œuvre. Au-dessus des portes, saint Pierre-Martyr, un doigt sur ses lèvres, rappela la loi du Silence; saint Dominique, une discipline à la main, celle de la Pénitence; saint Thomas, les Gloires théologiques de l'Ordre. Debout dans son tombeau, vu à mi-corps, un Christ infiniment beau et touchant montra ses mains percées. Enfin, sur la porte du logis, où une tradition hospitalière voulait qu'on reçût les voyageurs, deux dominicains, d'un geste étonné et ravi, reconnaissaient, sous l'habit d'un pèlerin, Jésus lui-même, symbole facile qu'interprète assez l'admirable expression des visages.

Dans la salle du Chapitre, un vaste mur permit à l'artiste d'entourer les trois croix du Calvaire de nombreuses figures de saints. Cette grande fresque aux couleurs douces, aux attitudes calmes et nobles, garde le caractère solennel qui convenait à une salle capitulaire dans laquelle se tiendraient les assises de la communauté. Aussi, ce sont les grands fondateurs d'ordres, saint François, saint Bernard, saint Gualbert, saint Dominique, les saints évêques de Florence, les patrons des Médicis, que le peintre fait assister à la douleur de la Vierge recevant Madeleine dans ses bras. Autour, dans des médaillons, les prophètes récitent des versets; au-dessous, sont les membres célèbres de la famille dominicaine. Cette peinture, quatre siècles durant, a vu délibérer les moines de San Marco; elle a vu le pape Eugène IV siéger pontificalement, lorsqu'il consacra le monastère; Savonarole, attendre, quand la tempête populaire battait ces murs pour l'en arracher. Aujourd'hui, tout ce passé est mort, le couvent est dépeuplé; les saints d'Angelico n'ont pas interrompu leur fervente oraison.

Il n'avait point achevé le cloître qu'il lui fallut peindre le dortoir. Ce dortoir, ensuite partagé en cellules, était alors une vaste salle percée des deux côtés de fenêtres assez étroites, donnant sur les cloîtres fleuris et silencieux, imprégnés de cette

poésie particulière à tous les cloîtres des couvents italiens. Les bruits de la ville prochaine s'arrêtaient aux murs de cette clôture que les dominicains avaient eu hâte de reprendre. Avant même les travaux achevés, ils s'installaient, les uns aidant les ouvriers pour activer la besogne, d'autres déjà penchés sur leurs tables de copistes, caressant d'un délicat pinceau les ors des livres de chœur ou méditant dans un coin le sermon qu'ils prêcheraient à la première fête. Pendant ce temps, Fra Giovanni, sur l'espace compris entre chaque fenêtre, comme sur les pages d'un missel grandiose, aidé de son frère Benedetto, dont la main plus lourde trahissait le zèle pieux, peignait les scènes de l'Évangile. Et la cloche sonnant Laudes ou Vêpres, subitement tout travail s'arrêtait, le copiste au milieu d'une lettre, le miniaturiste, d'une fleur, le prédicateur, de sa phrase méditée, dociles à la règle, et Fra Angelico déposait comme eux son pinceau. On croirait volontiers, ainsi que dans la légende ancienne, qu'un ange est parfois venu terminer les figures qu'il abandonnait.

C'est qu'elles sont belles et divines entre toutes, ces figures sacrées devant lesquelles, des siècles durant, ont vécu et médité d'obscurs religieux inconnus, l'âme embaumée de leur sainte douceur. On n'y retrouve plus les beaux fonds d'or, les fraîches couleurs des tableaux dont l'Angelico avait jusque-là rempli Florence, les chapes richement brodées des saints, les fins bijoux ciselés des saintes de ses paradis; c'est l'Évangile même sous sa forme la plus haute, la plus sévère. D'ailleurs, les fresques ont pâli; chacune est enclose avec sa fenêtre, dans le demi-jour d'une cellule étroite; on ne dirait presque plus un tableau, mais le reflet, demeuré sur ce mur, d'une apparition fugitive. Et devant le mystère, par une fiction symbolique, des moines, des femmes aux noirs et blancs vêtements de l'Ordre, l'un d'eux ayant toujours au front l'étoile de saint Dominique, et, parmi les secondes, une pure et noble figure qui ne peut être que la grande Catherine de Sienne, contemplant, adorent.

Aujourd'hui, dans le monastère transformé en musée, c'est à des visiteurs souvent distraits ou indifférents que s'adresse la douce invitation inscrite sous l'Annonciation du corridor, la première saluée par le regard: « N'oubliez pas, en passant, de dire un Ave. » Cet Ave, l'ange le récite, un des anges les plus beaux qu'ait créés Fra Giovanni, devant une Vierge très suave, les mains croisées dans un geste d'obéissance, assise sous les élégantes arcades d'une loggia florentine, tandis qu'ailleurs, agenouillée, elle reçoit le message, mains jointes, « les yeux fixés vers l'Orient, comme pour dire à Dieu: « De rien autre je n'ai souci. » (Dante.)

Et de cellule en cellule, l'âme conquise et toute pénétrée de vénération, ceux qui savent compren-

dre accomplissent leur pèlerinage. D'impression artistique, emportant aussi haut, dans des régions aussi pures et sereines, je n'en connais qu'une, et c'est la musique qui la donne, lorsqu'on entend, dans une grande église d'Allemagne, le *Requiem* de Mozart. Car toutes ces scènes, les douloureuses comme les triomphantes, respirent une paix surhumaine. Le Christ lumineux de la *Transfiguration* évoque, tranquille, l'idée de son supplice, avec ses bras étendus en croix. Celui du *Prétoire*, souffleté par des mains aux corps invisibles, le doux moine ayant reculé devant le devoir de peindre les bourreaux, a un regard d'une majesté indicible à travers le bandeau qui voile ses yeux. Celui du *Crucifiement* ouvre royalement ses mains pour qu'on les cloue. Dans le lointain du *Jardin des Olives*, il prie, tandis qu'au premier plan, les apôtres dorment et que Marthe et Marie veillent, symbole de fidélité et de méditation, de même qu'à la montée du Calvaire, une femme, toute seule, suit le Sauveur résigné, qui semble en elle guider les âmes dans la route difficile du devoir. Mais les heures consolantes vont luire : voici la *Résurrection*, où, au-dessus des femmes drapées comme des pleureuses antiques, écoutant un ange imposant, assis sur le sépulcre vide, Jésus apparaît, vainqueur paisible de la mort, avec son étendard. Plus loin, dans un champ de fleurs, il arrête, d'un geste de mansuétude infinie, Madeleine, éperdue et soumise. Enfin, dans la *Descente aux Limbes*, un souffle de gloire et d'immortalité triomphante a fait tressaillir le peintre, et la lourde porte est tombée, et le Sauveur a surgi, illuminant la caverne obscure, ouvrant à tous les hommes, dans le passé et dans l'avenir, les chemins du bonheur inconnu.

Sans se lasser, on va d'une cellule à l'autre, transporté hors de ce monde dans l'au-delà, et l'on arrive, ainsi préparé, devant la dernière vision. C'est encore un *Couronnement de la Vierge*, mais n'est-ce pas aussi l'admission de tout esprit fidèle à la gloire promise, et le moine qui la contemplait n'y pouvait-il voir un symbole et un espoir ? Plus de fêtes célestes, d'anges ni d'élus ; six saints et, au centre, les deux fraternels fondateurs, Dominique et François, y assistent seuls, de cette terre, semble-t-il, tant leurs figures sont réelles et vivantes, opposées à l'immatérialité de la partie supérieure du tableau. Vêtus de blanc — « d'un blanc tel qu'il n'en fût jamais ici-bas » — (seuls les vers de Dante peuvent l'exprimer, cette lumière blanche qui inonde tant de pages de son poème), perdus dans des nuages d'une même magique blancheur, planent deux figures transparentes et impalpables, réalisant ce que la foi nous enseigne des corps des élus, au-dessus, croirait-on, du pouvoir de l'art : elle, avec cette pose d'humilité, ces mains croisées sur le cœur des Vierges d'Angelico, mais les surpassant toutes en suavité, et lui imposant la couronne

royale, un Christ très beau, le plus divin peut-être qu'aucun peintre ait conçu, puisqu'il ne reste qu'une ombre effacée et pourtant saisissante sur la muraille du Cénacolo de Milan, où le génie de Léonard l'avait évoqué, plus douloureux, plus humain et non moins Dieu.

VI

Déserts et vides, ces couloirs, ces cellules dont la clôture regrettée n'aurait cependant pas permis l'accès, sont vivants par les souvenirs qui les animent. Voici la bibliothèque où travaillèrent tant de savants religieux, où Jérôme Savonarole, quand le monastère était déjà envahi par ses ennemis, groupa ses frères autour du Ciboire et donna l'habit à un novice blessé et sanglant, prosterné à ses pieds. A l'extrémité du couloir, s'ouvrent deux logements à peine plus vastes que les autres : la double cellule du Prieur, qu'habita, cinquante ans après l'Angelico, ce célèbre réformateur de Florence, ce Frère Jérôme dont les sermons attiraient avant le jour, sur la place de San-Marco, une foule pressée pour laquelle l'église conventuelle devint bientôt trop petite, les commerçants n'ouvrant boutique qu'après la prédication matinale. A côté, dans cette cellule, plus étroite encore, désertant pour elle son palais épiscopal, saint Antonin a vécu, moine d'abord, archevêque ensuite : auprès de ses ornements d'or, de la châsse qui contenait ses reliques, on y voit son cilice et son portrait.

Une chambre, aussi simple, aussi nue, porte le nom de Côme de Médicis. Là, en effet, le dominateur de Florence, au sortir de cette académie qu'il réunissait dans ses beaux jardins plantés de roses et de cyprès, peuplés de marbres antiques, venait passer des heures, des journées même avec ses deux amis, leur apporter les manuscrits rares dont peu à peu se formait la bibliothèque Marcienne. A l'austère prieur, il demandait des conseils, pas toujours suivis, mais qui le faisaient peut-être rentrer en lui-même pour examiner s'il méritait bien ce nom de Père de la Patrie que lui avait décerné le peuple, gagné par sa richesse largement dépensée. Au doux peintre, il parlait de son œuvre nouvelle, l'admirant, lui suggérant des sujets, telle sans doute cette belle Madone, qui trône dans l'humble couloir, entre les patrons de l'Ordre et ceux des Médicis.

Sur les murs de cette cellule simple et nue qui voyait leurs entretiens, l'Angelico mit une décoration royale : son *Adoration des Mages*, où, devant la Vierge et l'Enfant, il amène tout un cortège : rois d'Orient aux riches habits, serviteurs cherchant au ciel l'étoile conductrice, chevaux et cavaliers, types étranges sous leurs costumes singuliers, venus d'Afrique et d'Asie, et si curieusement exacts qu'on s'étonne comment, dans sa retraite, le peintre a pu les deviner.

C'est qu'en une occasion solennelle, ils lui étaient apparus dans la ville animée et peuplée par le grand événement d'un concile. Or, ce concile de Florence, en 1439, avait pour but principal la réunion des Églises d'Orient et d'Occident, séparées depuis quatre cents ans par le schisme. Dans la chapelle du premier palais des Médicis, la fresque de Benozzo Gozzoli en rappelle les splendeurs à la fois mondaines et religieuses, la figure belle et fière de l'empereur Jean Paléologue, à cheval, avec le manteau et la couronne. Après lui étaient venus des patriarches de toutes les églises orientales et leurs suites; celui de Constantinople, l'archevêque de Kiew, cité sainte des Russes encore barbares, les députés de nations presque inconnues, et jusqu'à des Éthiopiens, les Abyssins d'aujourd'hui, apportant au pape, comme jadis leur reine de Saba à Salomon, leurs hommages et leurs présents. Toute cette assemblée, la plus grandiose qui fût jamais, emplissait et transformait les immenses et froides nefs de Sainte-Marie-de-la-Fleur, détachant, sur la blancheur uniforme des piliers, leurs dalmatiques lourdes d'or, leurs amples chasubles aux broderies byzantines, leurs bonnets d'icônes, auprès des mitres étincelantes, des rouges manteaux cardinalices, des chapes pesantes des Pères Latins et des robes austères des religieux de tous ordres, parmi lesquels l'orateur le plus éloquent du concile, Jean de Monténégro, glorifiait l'habit des frères Prêcheurs.

Dominant cette foule, du haut de son trône pontifical, dressé sous l'énorme coupole à peine achevée, siégeait le pape Eugène IV, sa belle tête d'énergique réformateur couronnée de la tiare ciselée par le grand sculpteur Ghiberti, étincelante de pierreries et payée trente mille ducats d'or. Les yeux baissés, comme toujours quand il présidait une grande solennité, il songeait, recueilli en lui-même, qu'il récompensait, à cette heure, Florence de sa filiale hospitalité, lorsque, quelques années avant, il avait dû fuir Rome révoltée, entendant siffler autour de sa barque, sur le Tibre, les balles de l'insurrection, et cachant la blancheur papale sous ce noir vêtement bénédictin de sa jeunesse qu'il regretta toujours. Assurément, les moines de San-Marco étaient là, quand s'éleva sous les voûtes le *Credo* récité en grec et en latin, et quand au chant du *Te Deum*, toutes cloches en branle, la procession des prélats d'Orient défila

pour prêter entre les mains du pontife ce serment d'une union que tous croyaient définitive. L'âme du chrétien et les yeux du peintre durent être également ravis de ce spectacle inoubliable.

Fra Giovanni ne se doutait pas que la volonté de ce même pape, devenu son admirateur et son ami, lui ferait quitter, durant les dernières années de sa vie, le cloître où il se plaisait à s'enfermer. Sa simplicité ne soupçonnait guère, quoi que vivant au milieu de Florence, qu'on y parlait de lui comme « d'un des plus célèbres peintres de son temps ». Son œuvre était si différente de celles qui, dès lors, transportaient ce peuple artiste. Lui, peignait des prières!

Mais il accueillait néanmoins, avec son aménité tranquille, ces rivaux plus profanes dont il savait apprécier le talent, mettant dans leurs entretiens une lumière. Il prenait parti pour Brunelleschi, quand celui-ci querellait son ami Donatello d'avoir, sous prétexte de réalisme, attaché « un paysan vulgaire » à son grand crucifix de bois des Franciscains de Santa-Croce, et il l'encourageait à exécuter cet autre crucifix de Santa-Maria-Novella, d'une telle beauté dans la souffrance, que, saisi de stupéfaction, Donatello, vaincu, laissait tomber et s'écraser à terre devant lui le panier d'œufs et de fruits qu'avec la simplicité d'aïeux, il emportait, ce jour-là, pour leur repas commun. Parmi les peintres, une affection spéciale semble avoir lié Angelico à ce Masaccio qui mourut jeune, sans achever sa chapelle des Carmes, où il avait peint, avec une étonnante puissance, *la Vocation des Apôtres et le Baptême du Christ*. Tel qu'on le décrit, concentré, sauvage, absorbé dans son art au point de ne prendre nul souci de sa nourriture ni de son vêtement, il arrivait par d'autres voies à ce détachement qui dominait le religieux, et tous deux durent gagner mutuellement à cet échange de pensées où ils se communiquaient leur conception diverse du Beau. Les fresques de Masaccio ayant été dévoilées, Fra Angelico, sans ombre de jalousie, vint admirer cette nouvelle gloire de Florence, se disant, avec sa grande modestie, prêt à se mettre à l'école du jeune peintre dont il devait, bientôt après, pleurer la mort.

A. CHEVALIER.

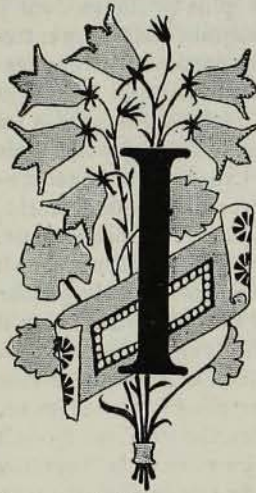
(La fin au prochain numéro.)





CONSEIL

Avec les Ouvrières



Il y a des ordres de choses auxquels on est si bien accoutumé qu'on ne les remarque plus.

Votre vie est très douce, très facile, mesdemoiselles. La plupart d'entre vous ne connaissent du chemin de la vie que des sentiers fleuris, — ou des rails bien unis. La tendresse, comme la prévoyance de vos parents, vous a évité les peines, a éloigné de vous les soucis. Même si, dans

leurs prévisions, votre avenir a des ombres et vous réserve une tâche plus austère, ils s'attachent à embellir les années de votre jeunesse, à vous faire votre part de bonheur, à vous préparer des souvenirs agréables.

Combien, parmi vous, songent à regarder autour d'elles, et pensent qu'il n'en est pas ainsi pour toutes les jeunes filles?

Cependant, vous êtes un petit nombre, vous, les heureuses, les gâtées de la vie. L'immense majorité des filles de votre âge est vouée au travail.

Il faut moins s'apitoyer sur celles qui sont demeurées aux champs. Il faut, certes, saluer leur vaillance, reconnaître et plaindre leurs fatigues; mais ce ne sont pas les plus déshéritées dans la phalange des travailleuses. Si, surtout, elles habitent des régions où la foi et la religion les gardent de l'envie et des malsaines ambitions, elles souffrent moins et, au point de vue physique, comme au point de vue moral, elles ont la compensation de ce noble et sain labeur de la terre, qui s'accomplit au grand air et dont la variété, ramenée par les saisons, soulage, en un certain sens, la lassitude.

Mais quel sort plus douloureux encore est celui des ouvrières des villes, — de celles qui vous côtoient dans les rues, qui entrent dans votre de-

meure, qui travaillent pour vous, et dont vous n'avez, peut-être, ni plaint la misère, ni essayé d'adoucir les peines!

Elles ont grandi dans un air vicié; elles ont subi des privations, et, les statistiques médicales le constatent, elles sont toutes plus ou moins dévorées par l'anémie ou, ce qui est pis, par la phtisie. Elles ont sans cesse sous les yeux des comparaisons qui leur font paraître leur vie plus dure; vous ignorez, dans un sens, leur existence, mais elles ont les yeux fixés sur la vôtre, et établissent de douloureuses différences. On leur a donné une instruction qui, inutile à leur labeur professionnel, a éveillé chez plusieurs d'entre elles des aspirations intellectuelles ou curieuses qu'elles n'auront jamais le temps de cultiver ni de satisfaire, et qui deviennent par là douloureuses. Pour la plupart, le résultat de cette instruction est de leur donner le goût passionné de la lecture. Et que lisent-elles? des journaux haineux, malsains, flattant les passions jalouses qui sont au fond de la nature humaine, — des romans, des feuilletons qui ôtent à leur esprit et à leur cœur toute fraîcheur, souvent toute pureté. Elles s'épuisent en travaux au-dessus de leurs forces; elles veillent des nuits entières pour parer d'autres jeunes filles comme elles. On détruit souvent, dans leur milieu, tout ce qu'elles gardaient de foi religieuse et d'espérance en ce monde meilleur... N'est-ce pas là une situation affreuse, navrante, et y avez-vous quelquefois pensé?

Vous vous demandez, peut-être, pourquoi je vous en parle aujourd'hui. C'est parce que vous avez toutes, à un moment donné, des rapports avec ce peuple d'infortunées et que, toutes aussi, vous avez votre part de responsabilité dans la situation que créent ou que transforment ces rapports.

On a dit que si chacun faisait obscurément son devoir envers les petits et les pauvres, au jour le jour, sans songer à rien autre, la question sociale serait bien près d'être résolue.

Faites donc votre devoir envers les ouvrières qui vous approchent. D'abord, ne leur faites jamais attendre leur salaire; c'est là une injustice, presque un vol, quand il s'agit des petits; vous ne savez pas quels besoins il y a à ces foyers,

quelles obligations pressantes on y a contractées, quelles privations on y subit. Ensuite, ne leur marchandez pas ce salaire, ne leur disputez pas les quelques francs qui, pour vous, représentent tout au plus la satisfaction d'un caprice, et qui, pour elles, sont du pain. Elles comptent par sous; ce que vous leur disputez, c'est leur peine, c'est leur fatigue, c'est leur veille prolongée dans la nuit. Est-ce que cela doit s'arracher ainsi par lambeau?

Ce n'est pas tout : il ne faut pas trop exiger d'elles. Hélas ! quand vous avez résolu de porter une robe, un chiffon, à un jour fixé, vous devenez souvent féroces. Peu vous importe qu'on s'y tue, vous ne calculez pas le temps matériel nécessaire, et combien d'entre vous ont dit légèrement, sans y penser, ce mot cruel : Eh bien ! on veillera !

Vos veilles, à vous, ce sont des plaisirs; vous veillez au bal, au théâtre, les heures vous semblent courtes. Avez-vous songé à ce qu'est la veille dans une chambre sans air, sous la lueur d'une lampe, avec la fatigue d'une longue journée de travail, avec le réconfort insuffisant d'une mau-

vaise nourriture, avec le besoin de sommeil qui brise? Représentez-vous ces veilles de l'ouvrière pauvre, et vous ne lui demanderez plus de vous livrer ce qu'elle ne peut donner qu'à un tel prix. .

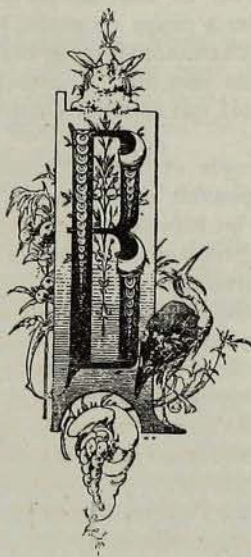
Enfin, soyez bonnes et bienveillantes en leur parlant... Elles ont besoin, comme vous, d'un peu de sympathie. Elles sont blessées et aigries par des paroles dures et hautaines. Sachez excuser leurs erreurs professionnelles, ne leur ôtez pas leur pain pour une maladresse. Mettez-vous à leur place, et traitez-les comme des sœurs malheureuses...

Et, s'il vous est donné de leur faire un bien moral, faites-le, ce bien, — en leur disant une parole de sympathie pour leur fatigue, en leur accordant une détente, en leur prêtant un bon livre, en paraissant quelquefois à leurs patronages, en leur venant en aide quand elles souffrent. Que d'envie, d'aigreur, de souffrances seraient supprimées si toutes, dans votre sphère, et dans la mesure de votre influence, vous agissiez ainsi !

M. MARYAN.



LES BERCEAUX



*BERCEAUX, que vous soyez d'osier ou d'acajou,
Couverts de rude serge ou de fines guipures,
Simples comme une fleur, coquets comme un bijou,
J'aime à vous contempler, petites couches pures.*

*Couches aux clairs rideaux, couches faites d'amour,
Où l'on voit s'agiter des chairs roses et blanches,
Et d'où, comme des nids suspendus dans les branches,
Montent des bégaiements quand se lève le jour,*

*Avec quels tendres soins les jeunes épousées
Ont incliné leurs fronts sur vous, berceaux tremblants !
Et je sens où leurs mains douces se sont posées,
Là, dans les plis du lin de vos oreillers blancs.*

*Berceaux frais et mignons, que vous avez de charmes ?
Ce qui repose en vous, n'est ce pas l'avenir ?
Et lorsqu'on vous regarde on ne sait que bénir,
Et vous nous enseignez les adorables larmes.*

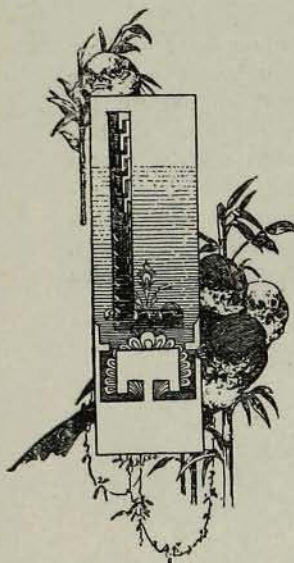
CHARLES MANSO.





L'ANNEAU D'ARGENT

SUITE



Le père Fauchard approuva tout ce que sa femme avait arrangé et fit de son mieux pour traiter comme une véritable nièce la femme du célèbre général dont la renommée avait pénétré dans les coins les plus reculés du Bocage. Heureusement ses journées se passaient au dehors, aux champs, dans la petite grange, car il avait bien de la peine à dissimuler le sentiment de respect profond, d'admiration naïve que lui inspirait cette jeune

femme au nom illustre, au visage si beau, qui lui paraissait une créature d'essence supérieure, digne d'être servie à genou. Mais le brave homme était trop fidèle à la cause royaliste pour ne pas surveiller ses moindres gestes et ses moindres paroles dans la crainte de trahir le secret confié à sa foi, d'exposer la vie et la liberté précieuses qu'il devait sauvegarder à tout prix.

Il vint dans la semaine, le gars à la « mé » Guite, et tout d'abord parut étonné d'apercevoir une fille assise près de l'âtre, tout occupée à trier des haricots en les passant d'une main dans l'autre pour les laisser ensuite retomber sur le tablier de grosse toile bleue qui couvrait ses genoux.

Mais la Segonde s'empressa de lui dire :

— Ben oui, mon Pierre, c'est ça une petite nièce à moi qu'est orpheline ; je l'ai fait venir pour m'aider. Je me fais vieillard, vois-tu ben. C'est la Victorine qu'elle s'appelle. Allons, dis-lui bonjour, et puis vous serez bons amis, pas vrai ?

— Bonjour, la Victorine, dit aussitôt Pierre d'une voix grave et très douce.

— Bonjour, Pierre, répondit la Victorine en levant vers lui ses grands yeux bleus.

Le jeune Vendéen eut un mouvement de surprise en voyant une fille si jeune et si jolie dans cette métairie, près de la « mé » Segonde, mais il ne dit rien et se mit à vaquer à ses occupations en compagnie du père Fauchard.

— Tu as vu la Victorine ? dit celui-ci. Une brave jeunesse.

— Et aussi bien jolie fille tout de même. Bien jolie !

— Voyez-vous ces jeunes gars, ça fait attention à tout, sans en avoir l'air, dit le métayer gougnard.

— Eh bien ! et de votre jeune temps, père Fauchard, y faisiez-vous pas attention aussi ?

— Tout de même ! répondit le vieux paysan avec un rire. Allons, mon gars, nous faut aller faire des bourrées au bois de Mignalou.

Et tous deux s'en allèrent couper des fagots sans plus parler de la jeune nièce.

Le paysan n'est guère bavard ni communicatif, mais les travaux des champs n'empêchent point la réflexion ni la lente cristallisation des pensées et des sentiments. Tout en abattant les branches d'orme et de noisetier à coups de serpe, le jeune Vendéen revoyait ce charmant visage et ces grands yeux si doux tournés vers lui ; il entendait ce bonjour dit d'une voix qui chantait encore à son oreille.

Dans sa nature simple et fruste d'homme des champs, Pierre ne pouvait avoir aucune notion de la beauté suivant les idées des gens des villes, mais son âme toute primitive, très neuve et très tendre, avait instinctivement subi la puissance de cette royauté, incarnée dans l'être fragile et doux qu'est la femme. Jamais, dans l'horizon étroit de sa vie champêtre, il n'avait rencontré beauté pareille, et restait frappé, saisi d'un sentiment qui lui plaisait, sans qu'il s'en rendit compte. Jusqu'au surlendemain, cette vision ne le quitta plus et il désira ardemment la revoir.

En arrivant à Sainte-Pexine, Pierre passa devant l'étable, et aperçut Victorine qui arrivait pour la traite du matin.

— Bonjour ! lui cria-t-il, ça vous va-t-il que je vous aide à quelque chose ?

Et avec un empressement timide, il lui enleva des mains le seau et la grande cruche de grès bruni où elle devait verser le lait tout mousseux.

La marquise n'avait fait aucune attention au jeune paysan, mais cette fois, surprise par ces façons familières et obligeantes, elle le regarda au

plein jour, un peu étonnée. Elle vit un grand beau gars, bien pris dans sa taille élancée et robuste, sa chevelure très noire tombant sur ses épaules sous le grand feutre brun, et portant avec aisance le costume du pays. M^{me} de Lescure resta frappée de la mâle beauté de ce visage aux traits réguliers, éclairés par de grands yeux d'un brun foncé et très brillants, à l'expression douce et bonne, un peu rêveuse. C'était bien le type très pur de cette belle race poitevine-vendéenne qui, depuis une longue suite de siècles, s'est perpétuée intacte de tout mélange dans l'ouest de la France, race laborieuse, patiente, obstinée dans la fidélité à ses croyances.

Tout de suite la marquise se sentit rassurée par la droiture et la grande bonté empreintes sur ce visage.

— Non, pensa-t-elle, ce n'est pas là un être capable de trahison, et certes, il est impossible qu'il ait le moindre soupçon de la vérité. Je vois bien qu'il est entièrement dupe de mon déguisement. Quel beau soldat ce serait pour le général! mais pourquoi n'est-il pas à l'armée avec les autres gars vendéens?

Pierre l'installa avec soin près de la Rousse, et regarda un instant ses mains actives qui faisaient ruisseler le lait blanc, puis il se mit en devoir de jeter dans le râtelier le fourrage destiné aux bêtes.

— Jefais ça pour t'aider, Victorine, dit-il, comme pour s'excuser d'empiéter sur la tâche de la jeune fille.

Un peu surprise d'abord par ce tutoiement alors habituel entre jeunes gens de la campagne qui travaillent ensemble, la marquise s'empressa de répondre, en prenant l'accent lent et chantant des filles du pays :

— Merci, Pierre, ça me plaît bien, tu m'ôtes en effet de la peine.

Tout naturellement, Riolleau avait un peu de curiosité au sujet de la nièce à la mère Fauchard, aussi prit-il un détour sans grande malice pour la satisfaire.

Il vint tout doucement s'accouder sur le propre dos de la pacifique Rousse et, de cette façon, il obligeait Victorine, pour lui répondre, à lever vers lui son visage et ses beaux yeux que ceux du jeune paysan ne quittèrent plus. C'était ce qu'il voulait, tout justement.

— Elle en a, du lait, la Rousse, dit-il pour entrer en matière indirectement

— Beaucoup et du bon.

— C'est comme notre Bureaude. Car, tu sais, nous demeurons pas loin d'ici; moi, je suis Pierre Riolleau, le gars à la mère Guite, de Mignalou.

— Elle n'a que toi de fils? dit la marquise, que cette tentative de conversation divertissait.

— Excuse. Nous étions cinq frères, tous mes aînés; trois sont morts à l'armée du général de

Lescure, un brave! qui nous rendra le roi et les prêtres.

Elle se pencha vivement, gardant un moment la tête inclinée, troublée soudain au nom de l'être si cher dont cet éloge inattendu faisait monter des larmes sous ses paupières.

Mais, Pierre était si loin de rien soupçonner!

— Ils sont morts tous trois, oui, Dieu ait leurs âmes! dit-il, se signant. Mon autre frère est allé avec les Bleus; il n'est pas revenu. Est-il mort aussi? Nous ne savons point. La mère prie pour lui, comme pour les autres; moi, je ne peux pas, car il est allé avec les ennemis de la religion.

— Alors, toi, comment n'es-tu pas soldat aussi?

— Je voulais bien; mais la vieille mère m'en a empêché; et, de fait, qui lui aurait cultivé son petit champ, soigné ses bêtes, gagné son pain? Elle est bien vieille, surtout par le chagrin de songer que mes frères sont tous en terre, et peut-être pas en terre chrétienne.

L'émotion que trahissait sa voix toucha la jeune femme.

— Tu as bien agi en restant avec elle, Pierre; il faut connaître ses devoirs et les suivre. Dieu bénit un bon fils.

— Tu parles bien, Victorine, et d'une voix qui est douce à entendre. C'est la vérité que tu dis. Et toi? ajouta-t-il après une pause, tu n'as plus de parents?

— Je n'ai plus que les Fauchard!

— Ce n'est pas un soutien bien fort pour une fille aussi jeune, ils sont vieux, eux aussi. Et... où restais-tu avant de venir à Sainte-Pexine?

— A Cholet, chez les religieuses, qui m'ont élevée.

Riolleau parut très content de cette réponse.

— Ça se voit que tu as été élevée dans un couvent!

— A quoi? dit la marquise un peu inquiète.

— Eh! parce que tu as la figure et les mains d'une fille de la ville, qui n'a pas été à l'ouvrage des champs.

— C'est vrai; je faisais de la couture pour les dames nobles.

— Ça doit te paraître plus difficile et plus pénible, l'ouvrage d'ici.

— Oui; mais, quand il le faut, on se fait à tout.

— Et... pourquoi es-tu venue ici?

— On a chassé les religieuses; je me trouvais sans asile; les Bleus occupaient la ville, il y a eu des combats sanglants, et ma tante Fauchard a pensé que je serais mieux, à mon âge, près d'elle, et que je l'aiderais aux ouvrages de la métairie.

— Elle a eu raison! Mais... Ils ne t'ont jamais « parlé », les Bleus? cria soudain Pierre avec un emportement de jalousie, en levant les poings vers un ennemi imaginaire.

— Mais non, mais non, répondit la marquise, réprimant un sourire.

— Ah! vois-tu, Victorine, si jamais ils venaient jusqu'ici... s'ils osaient te parler, je serais là, Victorine!...

Une flamme soudaine passa dans ses yeux sombres. La marquise sourit, amusée et touchée de retrouver, chez ce simple enfant de la Vendée, ce même élan instinctif de bravoure et de galanterie que provoquaient sa grâce et sa beauté parmi les plus fiers gentilshommes.

— Et... et tu vas rester ici, alors? demanda Riouleau en hésitant, de peur de lui paraître curieux, et aussi désireux d'une réponse affirmative.

— Peut-être bien, répondit-elle avec une diplomatie toute féminine, et bien paysanne également.

Pierre parut satisfait de cette réponse, et la laissa enfin en compagnie des bonnes vaches paisibles. Jetant derrière lui un long regard sur la gracieuse silhouette de la Victorine, il s'en fut retrouver le père Fauchard. Il s'agissait d'aller cueillir un essaim et de ranger les mouches à miel en bonne place, dans une ruche neuve bien apprêtée, pour leur donner le goût du logis.

C'est qu'il revint très souvent à Sainte-Pexine, le gars de la mère Guite. Il y revint, même les jours où il n'y devait point travailler, attiré par le charme tout-puissant de la jolie fille, dont sa nature inculte, aimante, subissait inconsciemment le pouvoir.

Sa journée finie, il accourait, trouvant toujours moyen de rôder autour de « la Victorine », cherchant un prétexte pour lui parler, pour l'aider dans quelque tâche fatigante, écoutant sa voix comme une chanson berceuse qui plaisait à son cœur. Sans cesse il posait, sur celle qu'il croyait bien être une fille de sa condition, ses yeux épris, captivés, subissant une fascination délicieuse, nouvelle pour lui, et à laquelle il s'abandonnait sans résistance.

La marquise s'en aperçut bien vite, car le parfum qu'exhale l'amour sincère trahit toujours sa présence, pour la femme la moins expérimentée; et M^{me} de Lescure savait trop bien par elle-même ce qu'est cet amour pur, absolu, dévoué, pour ne pas reconnaître aussitôt sa présence.

Tout d'abord, elle s'en amusa quelque peu. Cette idylle champêtre devenait une distraction qui rompait l'ennui des longues, longues journées passées dans l'attente, la crainte, l'espérance. Mais, en ne voyant que trop clairement l'adoration silencieuse et profonde dont elle était l'objet, elle ne sourit plus, et fut touchée de la sincérité, de la force de ce sentiment dont Pierre ne faisait, du reste, nul mystère; visiblement, il désirait ardemment lui en parler, mais une crainte secrète le retenait, tant il avait peur de lui déplaire; vaguement, il avait une sorte d'intuition l'avertissant que cette fille-là n'était pas une paysanne ordinaire, bien qu'il fût à cent lieues de supposer la vérité. Ses yeux osaient, mais sa bouche restait muette; la simplicité de son esprit

se débattait entre ce désir et cette crainte, et ne trouvait pas la hardiesse nécessaire pour exprimer tout haut ce sentiment si vif qui, chaque jour, s'emparait de lui davantage.

La jeune femme lisait en lui comme en un livre grand ouvert; bientôt elle dut se demander s'il n'était vraiment pas déloyal de le laisser s'attacher ainsi à cette espérance vaine, à ce rêve impossible.

Mais, que faire? Pour rien au monde, elle n'eût voulu trahir le secret de son incognito, de peur de s'exposer aux plus grands dangers. Comme beaucoup de femmes, très courageuses du reste, il y avait en elle un bizarre mélange d'intrépidité et d'enfantine poltronnerie. Rien ne lui avait coûté pour suivre M. de Lescure à travers les périls sans cesse renouvelés d'une guerre pleine de surprises et d'imprévus redoutables; mais elle puisait alors sa force et son courage dans les plus nobles sentiments, sa tendresse pour son mari, sa foi religieuse et son attachement à la royauté; tandis que, seule dans cette métairie isolée, elle frissonnait de terreur à la seule pensée qu'une trahison involontaire ou préméditée pouvait la faire tomber aux mains des soldats de l'armée républicaine, et surtout au pouvoir de ces Marseillais féroces qui promenaient partout le massacre et l'incendie.

Qui l'assurait que ce grand garçon si doux, si ardemment épris d'elle, ne verrait pas sa tendresse se changer en jalousie en apprenant qu'elle était mariée, et mariée à qui? Au général de Lescure! Elle n'ignorait pas que la jalousie peut mener aux plus terribles extrémités, et qu'on la dompte plus difficilement qu'aucune autre passion.

Tout bien réfléchi, mieux valait temporiser, user même d'un peu de coquetterie pour mieux aveugler Pierre et assurer ainsi sa sécurité. N'étais-ce point son droit de femme et d'exilée loin de tous ceux qu'elle aimait, pour lesquels il lui fallait se garder saine et sauve?

— C'est aussi mon droit de jolie femme, ajouta-t-elle en elle-même avec un sourire.

C'est ainsi que le cœur féminin ne se laisse jamais manquer de bonnes raisons pour justifier sa conduite, et surtout pour faire ce qui lui plaît, ou simplement ne lui déplaît pas.

— Qu'en pensez-vous, ma bonne Segonde? dit-elle un matin à la brave paysanne, après lui avoir exposé la situation. Elle savait pouvoir compter sur le droit bon sens autant que sur le dévouement de la vieille Vendéenne.

Aux premiers mots, celle-ci s'était mise à rire silencieusement en fronçant les rides de son visage comme les plis de la toile bise à l'ouverture d'un vieux sac.

— Faites excuse, madame la marquise... Oh! n'ayez crainte, y a personne ici, et ça me soulage de l'obligation de perdre le respect à chaque instant en vous traitant comme ma nièce. Ce que

j'en pense ? Hé ! je suis bien ancienne, mais, tout de même, je me souviens encore un peu de mon jeune temps ; j'ai pas oublié les manières des amoureux ; ils sont toujours les mêmes, et puis tous pareils. Il y a quelques jours, dret le matin — vous étiez encore dans votre petite chambre — je vois, sans avoir l'air de voir, ce pauvre gars qui s'approche bien doucement de votre petite fenêtre, et le voilà qui pose sur le bord un bouquet, tout frais, de fleurs cueillies partout dans les champs.

— C'est donc lui ! lui qui apportait ces fleurs si souvent ! et moi qui vous ai attribué cette aimable attention, ma bonne Fauchard !..

— Ah ! bien, madame la marquise, je n'ai point de ces idées-là ; moi, je ne songe qu'à vous bien garder, et aussi à vous trouver un manger meilleur que le nôtre, pour votre santé. Mais il n'y a, de vrai, qu'un amoureux pour en avoir de ces idées ! Or donc, je guette son manège ; un matin, je l'attrape et je lui dis comme en colère :

— Ah ça, mon gars, je te surprends. On met des fleurs à la statue de Notre-Dame, mais pas à une fille !

Il répond hardiment :

— Si bien ! mère Fauchard, qu'on en met aussi à une fille qu'on aime, et qu'on respecte autant que Notre-Dame.

— Hein ? c'est donc que tu la fréquentes, Pierre ? Alors, tu as des intentions pour elle ?

— Bien sûr, qu'il fait, et que je la veux pour femme. Tenez, mère Fauchard, je n'aime pas causer, surtout de ce qui me tourmente l'âme, mais c'est si fort qu'il faut bien que je vous avertisse que je suis comme fou, à cause de la Victoline. J'en perds l'esprit, je vous dis, car jamais, jamais il n'y en a eu de pareille pour la beauté, le courage à tout faire, et puis si mignonne, si bien disante, quoique un peu fière. Quand elle me parle, voyez-vous, mon sang coule en moi-même comme du miel, et je ne peux plus ôter mes yeux de son visage si rose et si doux ..

Et un tas de choses comme ça, qui ne finissaient aucunement. Enfin, je lui dis :

— Mais, mon gars, alors, de vrai, tu veux te marier avec la Victoline ?

— Oui ! mère Fauchard ; il faut qu'elle soit mon épousee, sans quoi je tomberai dans le malheur ; dites, aidez-moi à tourner son cœur vers moi ; croyez-vous bien qu'elle voudra de moi, tout de même ?

Et sa figure faisait peine à voir, devenant toute blanche d'inquiétude, quand il me disait cela. Alors je réponds :

— Eh bien, mon gars, je t'estime et je te souhaite qu'elle dise « oui », mais quant à lui en parler, moi ! nenni, non.

— Pourquoi ? vous êtes sa parente, elle vous écouterait.

— Tu ne la connais pas, Pierre ! C'est une fille

bien douce et gentille tout plein, oui, mais elle a ses idées et ne les dit pas. Elle n'aime pas causer.

Il regarda par terre pour un moment, et s'en alla tout songeur. Moi je me disais : bon ! voilà une affaire qui va ennuyer Mme la marquise ; mais je me suis bien gardée de rien dire qui puisse lui faire soupçonner que lui, pauvre gars du pays, il fait la cour à la marquise de Lescure, et qu'il a la prétention d'épouser la femme de notre grand général !..

— Certes ! s'écria la jeune femme, il faut bien s'en garder ; cela prouve aussi combien je suis adroitement déguisée et tout à fait en sûreté ici. Il faut donc laisser le pauvre Pierre dans son erreur pendant quelque temps, bien peu, j'espère ! Ah quand donc, quand donc aurai-je des nouvelles et pourrai-je rejoindre mon bien-aimé mari, revoir ma fillette et ma chère maman ?..

Son cœur se serra, elle courut pleurer dans sa chambre, oubliant complètement Pierre et les illusions dont il vivait.

Encore quelques lourdes journées et enfin ! elle reçut des nouvelles par Arnauld qui apparut un beau matin, essoufflé, poussiéreux mais joyeux.

Mme de Lescure s'élança vers lui, l'accablant de questions sans lui laisser le loisir de répondre.

Oui, les nouvelles étaient bonnes ! Le marquis lui mandait que sa petite armée se reformait ; il venait des hommes, on s'armait, on s'organisait rapidement. Déjà, quelques engagements heureux paraissaient un présage de victoire. La première grande bataille gagnée, il marcherait en avant, se rapprocherait du Bocage ; les Bleus chassés, repoussés au loin, le général enverrait une chaise de poste chercher sa femme afin qu'elle arrivât sans fatigue et rapidement, en suivant directement la grande route.

Arnauld lui transmit toutes ces nouvelles de vive voix, car s'il eût été pris par les Bleus, fouillé et trouvé porteur d'une lettre du général, ils l'auraient fusillé sur place.

A mesure qu'il parlait, la figure de la jeune femme devenait rayonnante. Et sa fillette ? et sa mère où étaient-elles ? Et de nouvelles questions, anxieuses, précipitées, sortaient de ses lèvres tremblantes d'émotion. Heureusement, le vieux Vendéen put répondre à toutes de la manière la plus satisfaisante ; il ajouta même une foule de détails intéressants sur les événements de la guerre, sur le général, ses amis et sur la situation du pays.

Le cœur de la marquise débordait de joie. Enfin elle allait donc bientôt voir cesser son exil ! Elle retrouverait tous les siens et surtout son mari... Oh ! cette cruelle absence n'avait que trop duré ! aussi se jura-t-elle de ne plus jamais, jamais le quitter, quoiqu'il pût advenir.

Arnauld prit un peu de repos avant de repartir, et la marquise, à son tour, le chargea de différents messages pour le général, car il n'y avait absolu-

ment rien pour écrire chez les pauvres métayers qui ne savaient même pas lire.

Peu après, par une journée délicieuse, tiède et douce, une de ces journées où il semble que rien ne doive se passer au monde de triste ni de méchant, où l'on se sent le cœur et l'âme dilatés de bien-être, au repos et en paix, M^{me} de Lescure alla s'installer dans un pré où l'on venait de ramasser le foin en petites muloches avant de le botteler.

Elle s'assit sur l'une d'elles, aspirant avec plaisir la bonne odeur de l'herbe fanée. A l'autre extrémité du pré, les vaches paissaient, tranquilles, sous la garde de l'intelligent Rigousteau, le chien aux yeux de braise, luisant sous les longs poils noirs.

Pleine d'espérance depuis le message d'Arnouldet, la marquise s'abandonnait paresseusement à ses rêveries, laissant sur ses genoux le gros bas de laine brune qu'elle tricotait pour sa tante, occupant ainsi ses doigts actifs. Mais bientôt quelqu'un vint troubler sa solitude. C'était Riolleau qui arrivait lentement, l'air heureux de la trouver là, seule et tranquille.

Il vint s'asseoir près d'elle, mais pas trop près, au bord de la muloches de foin odorant, et puis il regarda longuement les quatre bêtes qui paissaient paisiblement, ramassant l'herbe tendre à grands coups de leur large langue rude.

Évidemment, il suivait une idée et cherchait ses paroles avec un visible embarras pour trouver comment entamer le sujet qui l'occupait.

Avec une finesse toute féminine, la marquise pressentit aussitôt l'attaque et se mit en garde.

— Victorine... commença-t-il, très troublé, les paroles s'arrêtant dans son gosier serré par une angoisse secrète.

M^{me} de Lescure en eut pitié :

— Eh bien, quoi donc, Pierre? Je devine qu'il y a quelque chose qui te donne du tourment?

— Oui! c'est bien ça, dit-il comme soulagé qu'elle l'aidât ainsi à dire ce qui pesait tant sur son cœur. Oui! je te vois triste depuis des jours, ma Victorine; c'est depuis le jour où je t'ai dit que le bruit courait dans le Bocage que les Bleus avaient encore battu les Vendéens du général de Lescure.

Elle ne put s'empêcher de tressaillir, une ombre passa sur ses joues pâlissantes.

— Tu vois bien! ça te fait triste. Voyons, dis-moi la vérité, reprit-il avec une voix pleine de prière, dis-moi : as-tu donc un promis parmi les gars qui se battent pour Dieu et le roi?

— Non, mon Pierre.

— Bien sûr? dit-il avec insistance, osant la regarder en face avec une expression anxieuse.

— Je te le jure.

Il parut soulagé d'un grand poids; sa poitrine se dilata et un rayon de joie jaillit de ses prunelles noires.

— Alors, pourquoi ces choses de la guerre te font-elle triste? Si tu n'y as personne, rien ne t'en inquiète?

Personne!... hélas, elle avait son mari, son enfant, ses parents, ses amis, menacés, chaque jour, des pires infortunes!...

— Ça me fait tout de même triste, mon pauvre Pierre, parce que je songe sans cesse combien la guerre, celle-là surtout, est affreuse... que de jeunes et vaillantes vies elle vient prendre; je sais tout le mal et la douleur qu'elle traîne après elle. Et mon cœur souffre d'une grande pitié.

— C'est vrai! tu as raison et tu sais toujours dire bien les choses que tu penses. Et... si je ne suis pas trop curieux, dis-moi, quel âge as-tu?

— Moi? j'ai vingt-un ans.

— Et moi vingt-deux, je suis donc ton aîné.

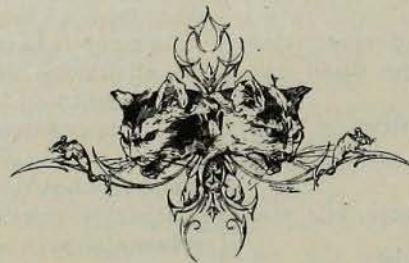
Il se rapprocha un peu d'elle, hésita un instant, puis continua d'une voix basse et troublée :

— Ma Victorine... te voilà bien jeune seule au monde, tu n'as plus d'amis ni de parents que les vieux Fauchard, tu m'as dit. Eh bien, pourquoi ne pas te marier avec moi? Je les remplacerais tous, car le bon Dieu seul sait combien je t'aime! moi, je ne sais pas bien l'expliquer, mais vois-tu, ma Victorine, c'est de toute mon âme, avec tout mon cœur, avec la même dévotion qu'on a pour les anges...

En disant ces paroles avec un accent de passion concentrée, le jeune Vendéen l'enveloppait d'un regard ardent, et la prière d'amour se lisait dans ses yeux profonds et doux, éclairés d'une flamme intense.

PIERRE DE GAMOND.

(La fin au prochain numéro.)





BERTHE DE DIEU

I

OU L'ON VOIT LES LEUDES D'AUSTRASIE
SE RENDRE AU PLAID D'AVRIL.



c't heure, il y avait comme un éveil de vie aux abords d'ordinaire silencieux, de la Comté de Noyo.

Par les chemins aux genêts fleuris, qui courent le long des collines, sur les dalles sonores de la chaussée de Brunehaut, dans les clairières, sous les coulées sombres des chênes et des hêtres;

partout des hommes de pied, des cavaliers, des chars s'avançaient seuls ou par groupes, et c'étaient des reconnaissances, des appels, des saluts, quelquefois des mots de colère ou de mépris, car maint baron retrouvait un ennemi se dirigeant, comme lui, vers la vieille cité comtale du seigneur Éloy, évêque.

C'est là que le roy Clother, pour ses sept ans, allait tenir conseil avec ses convives, son maire, Herkinoald; son aumônier, Léger; son ministre, Éloy, déjà nommé, et Madame Baudour, la reyne régente, qui était sa mère.

Au passer des voyageurs, les faons, les chèvres sauvages, les renards ou quelques grands oiseaux de carnage s'enfuyaient vers des halliers plus sombres et mieux défendus; on entendait craquer les branches mortes, les mousses sèches; une vague ondulation courbait la cime des taillis, et les cerfs braimaient, leur ramure couchée sur le col.

Ces fuites soudaines, ces terreurs du bois envahi, amusaient ceux qui les faisaient naître; ils passaient bruyamment, donnant parfois la chasse aux fuyards, se perdaient au détour du

sentier ombreux; et le silence reprenait possession de la solitude troublée, jusqu'à ce qu'une autre troupe vint à son tour soulever, dans une course folle, la poussière des chaussées, ou frôler, en se signant, les stèles payennes des carrefours.

Ces autels aux divinités sylvestres gardaient encore les clairières de messires les chanoines, confrères de saint Médard. C'était l'exécration du Chapitre, de l'Éloy; chaque jour, ils en faisaient disparaître; mais, chaque jour, l'antique croyance relevait une de ces pierres sacrées, ou l'image de bronze du pied tutélaire d'un dieu voyageur auquel on offrait, en se cachant, des guirlandes de houx, des faisceaux de jeunes pousses, ou des brassées de fleurs sauvages.

Sur la lisière de l'antique forêt, dans la direction d'Amiens, une troupe considérable avançait, suivie de chars où avaient pris place des femmes assises sur des coffres, emplis de leurs ajustements. En tête de ces nomades, d'aspect farouche, marchait celui qui portait leur étendard, puis le chef, sur un cheval aux épaules puissantes, aux formes lourdes des étalons suessones.

C'était un homme déjà mûr, dont le visage respirait l'audace et l'opiniâtreté, durci encore par sa coiffure étrange: un casque de fer brun appuyé de deux cornes larges et courtes. Son manteau était fait d'une peau au poil roux, noué au col par une agrafe de plomb; et sa vanité de barbare était satisfaite. De sa parure venait son nom, celui de sa tribu; l'on criait sur leur passage en s'inclinant, car on les redoutait: « Boves, Boves! Voici les Bœufs! »

Les Boves étaient en nombre; ils allaient fièrement, déjà divisés par leurs intérêts de famille, par les questions d'héritages, d'alliances, que leur chef venait soumettre au roy, cherchant par l'intimidation à lui imposer ce qu'il était résolu de faire quand même. Ils en parlaient entre eux, tantôt avec éclat, farouches, la main sur la framée, le front haut, la lèvre plissée par le dédain; tantôt à l'écart du chef, penchés sur leurs selles de bois, avec des mots étouffés, des regards soupçonneux; et l'on entendait à peine gronder leurs menaces.

Ils avançaient ainsi, lentement, à cause des bagages, et aussi parce qu'ils avaient à se dire leur colère jalouse, ce que Franks, libres et altiers, n'avaient garde de remettre. Les bois s'éclaircissaient peu à peu, des huttes de branches, des masures de boue, des enclos palissadés, des hangars de terre rouge s'échelonnaient le long de la route, annonçant le Burg de Mérowig et la ville épiscopale.

Les arbres avaient presque disparu; des terres cultivées, de grands espaces réservés aux troupeaux dégageaient l'horizon, et bientôt Noyo apparut aux voyageurs avec ses murailles défensives à damiers noirs et blancs, ses tours de bois, ses hautes toitures pointues, les murs bas de ses préaux enserrant ses églises et ses monastères. Dans le ciel, très doux, brillèrent les croix d'or au front des temples chrétiens, tandis que, dans les airs, flottaient, indécis, les échos du chant des moines, les appels des clercs à la prière, et, par instants, les éclats rauques des trompes signalant du château Carbaut l'approche de quelque horde et de ses milices.

« Nous arrivons, dit le Bœuf avec un soupir d'aise, en montrant d'un large geste la demeure royale et s'étageant à ses pieds, les cloîtres, les oratoires, la maison au blé, le marché des Cordouans, la prison religieuse, les cachots et la ferme du roy jetés pêle-mêle au travers des rues étroites, sombres et tortueuses. Ce désordre pittoresque donnait bien l'impression du bizarre mélange de justice, de piété, de barbarie, de pauvreté et de fortune qui faisait les faces si nombreuses et si contradictoires de la société en formation à ces époques de foi et de paganisme, de soumission voulue et de révolte inconsciente.

— Si Herkinoald m'écoute, continua le chef en étouffant sa rude voix pour n'être entendu que de celui qui cheminait à ses côtés, tous mes trésors, fiefs et seigneuries, tous mes droits et franchises passeront, avec ma fille, à celui qui l'épousera, puisque je n'ai pas d'héritier mâle. Tu seras alors un chef puissant, Théobald, mais tu auras de terribles ennemis à réduire; nos neveux, nos cousins, le roy lui-même, qui reprendra quelque jour la parole arrachée à la crainte. Tous ceux qui pourront invoquer la loi Salique seront contre toi. Arme ton bras de l'épieu le plus lourd, retranche-toi derrière une invincible opiniâtreté?... Après tout, ajouta-t-il, comme pour légitimer son orgueilleuse tentative, je ne suis pas Salien, et, puisque je n'ai pas d'autre enfant que ma fille Berthe, c'est elle qui recevra de mes mains la fortune et le nom de mon père. Ne suis-je pas Frank, ne suis-je plus libre!

Et il s'engagea, avec les siens, sous la poterne basse des remparts en jetant à la sentinelle son nom redouté, qui était presque celui d'un roi.

PRIÈRE DE MADAME LA REYNE

Madame la reyne, dans son oratoire, assise sur ses talons comme aux jours où elle était esclave chez Herkinoald, regardait par l'huis largement ouvert sur la campagne.

Un grand morceau du ciel, très pâle, allait se perdre en une blancheur d'aube au fond du pourpris où paissaient les cavales du roi Clother; on entendait crier l'essieu des chars à labour passant sous les murailles de la ferme de Mérowig; et les mugissements des taureaux s'étouffaient sous les lambris des étables royales.

Mais Madame Baudour n'entendait ni ne voyait ce qui, sur terre, témoignait de sa puissance ou de ses richesses. Les yeux vagues, les mains jointes relevées, les lèvres entr'ouvertes, tout en elle priait avec ardeur.

» Seigneur, ta servante est à tes pieds, écoute ses supplications et bénis ses larmes.

« Puisque tu m'as faite reyne, ô Dieu! donne-moi toute puissance sur les cœurs pour les conduire dans tes sentiers. Donne à ma main de guérir leurs maux; fais que l'ancienne esclave sauve celles qui souffrent ce qu'elle a souffert; qu'elle ravisse aux serres cruelles du vautour ailé ces vierges dispersées au vent de la fureur des nations, comme des poussins de colombes trop tendres pour vivre hors du nid.

« Le jour, la nuit, je pense à celles qui languissent dans la servitude dont tu m'as tirée pour m'asseoir aux côtés de mon seigneur Clodowig, et je voudrais leur délivrance; je voudrais la justice pour les opprimés, la pitié pour les faibles, l'amour et la liberté pour tous. Oh! mes Franks, oh! mes fils! serez-vous toujours loin de la douceur et de la paix?

« Mon peuple tient à mon âme comme s'il était fait de ma propre chair, mais mon peuple est rude de bouche, dur de cœur, implacable d'orgueil; chaque jour encore, malgré mes ordres et mes supplications, il trafique de la créature humaine sur les marchés lointains, et courbe sous son joug celui qui ne peut se défendre.

« Combien ai-je racheté déjà de ces victimes de sa fureur, et combien pourtant meurent chaque jour, sans que je puisse leur tendre la main, essuyer leurs pleurs, ensevelir leurs tristes restes.

« Qui m'entendra, Seigneur, si tu ne m'écoutes; toi seul es assez puissant pour assurer la sécurité du jour qui vient.

« Baudour passera comme a passé son cher roy; elle ira se reposer au caveau de Mérowig d'avoir porté la couronne de reyne sur un voile de veuve. Baudour alors ne pourra plus donner ses bijoux et ses robes d'or pour racheter celles que l'on vend nues sur les places, les mains liées et les cheveux ras, elle ne pourra plus les cacher dans ses maisons pour qu'elles n'aient plus à rougir sous le

regard des méchants. Seigneur, aie pitié d'elles et de moi; fais éclater ta force dans mon impuissance à achever cette œuvre de justice et de miséricorde. Dis ce que tu veux pour que cela soit.»

Et Madame la reine, sans plus de paroles, pensait encore au moyen d'affranchir à jamais les jeunes esclaves recueillies par elle dans les maisons royales et qui retourneraient à la servitude si elle venait à leur manquer.

Souvent, elle avait dit son inquiétude à messire Éloy qui conduisait le royaume surtout pour les choses de justice et de charité, mais Éloy, sans vouloir lui répondre ouvertement, lui disait chaque fois :

« — Madame la reine, Dieu a son heure, sachons attendre en le priant. »

A quoi elle s'employait de son mieux.

II

OU L'ON VOIT QU'ELLE FUT EXAUCÉE

Le petit roy de sept ans, sur son trône d'airain niellé d'argent et incrusté de pierres de topaze et d'hyacinthe, attendait qu'on le délivrât de son immobilité royale.

A ses côtés, le sage Herkinoald s'entretenait avec Dadon, l'argentier, tandis que sous le hangar aux lourds piliers, que servait de Mälberg, les leudes venaient se ranger peu à peu pour prendre part au plaïd qui les réunissait à Noyo.

Il faisait sombre dans l'immense halle. De l'estrade où le roy se tenait avec son conseil, on distinguait à peine ceux qui entraient par le fond; mais au bruit toujours croissant, on jugeait que l'assemblée était déjà nombreuse et de bouches en bouches circulaient les noms des chefs qui arrivaient ou de ceux qu'on attendait.

C'était un spectacle saisissant sous le demi-jour qui filtrait entre les poteaux soutenant la toiture basse de la Mälberg; dans les remous de cette foule houleuse, les ailes éployées du coq gaulois, le bec crochu de l'aigle romaine et les piques des casques d'airain, heurtaient au passage les dépouilles des chasses royales et donnaient une apparence de vie aux loups noirs de Crisoles, aux ours de Thuringe, qui agitaient dans le vide leurs mufles reluisants et plissés sous l'effort de leur dernière colère.

Des cris ardents et rauques parfois dominaient le tumulte et il fallait l'autorité de quelque voix toute puissante pour apaiser ces violences. Des contestations d'abord sourdes et lointaines gagnaient de proche en proche et venaient mourir au pied du trône où se tenait somnolent un enfant las de son ennui et de sa Majesté.

Bald-Hild que son peuple appelait Baudour, d'un diminutif populaire qui était comme une

carresse de cette langue barbare dans la bouche des guerriers fidèles; Bald-Hild d'Austrasie avait soulevé une tenture derrière le trône de son fils et, sans bruit, avait pris place auprès de lui.

Déjà des chefs pressés de s'assurer son appui ou sa neutralité, fendait la foule et excitant de nouvelles clameurs, venaient baiser le genou de Clothier, exposant à la reine le sujet d'une querelle, d'une rivalité ou le désir de quelque butin contesté.

Baudour, sérieuse dans sa jeune beauté, fière dans sa faiblesse de veuve, touchante dans son dévouement de mère, écoutait les plaintes, faisait droit aux justes réclamations, discutait avec les avides, d'un mot démasquait le fourbe, et si une parole déloyale ou un signe de révolte répondait à sa sentence, elle, de sa main toute faible, le congédiait sans qu'il fût besoin d'y revenir. Elle était si grande par sa douceur, si sainte dans ses jugements que le farouche leude, jaloux de sa superbe, s'en allait quand même silencieux et désarmé.

Pendant que les uns s'agitaient et les autres s'apaisaient, tandis que la foule grossissait au fond de la grande salle et qu'il en montait une chaude vapeur dont l'air s'épaississait, le bruit de vagues mugissantes, venant de ces mille poitrines, s'enfla subitement, le nom de Boves remplit toute l'enceinte et les leudes ouvrirent leurs rangs au chef amienois qui entra par la porte du Nord.

Il avançait comme un roi, ayant posé sur son casque étrange, aux pointes recourbées, sa couronne de comte où brillaient les cinq boules d'airain rose; son sceptre était une framée qu'il tenait d'une main, tandis que de l'autre il soutenait une jeune fille, presque une enfant, flexible et menue, les joues empourprées de honte, les yeux fermés de crainte, qu'il fallait presque porter, tant elle était défaillante.

Après le seigneur frank venait sa truste, la horde de ses neveux et ses gens d'arme dont il resta bon nombre dehors, faute de place dans l'enceinte.

La reine vit le noble seigneur et s'avança d'un pas pour l'accueillir, souriant à la détresse de celle qu'on lui amenait.

— Berthe, dit-elle en la baisant sur la joue et en posant sa douce main sur sa tête, pourquoi trembles-tu en venant à moi ?

L'enfant leva vers elle un regard éploré, où brillaient des larmes prêtes à jaillir :

— Défends-moi, dit-elle dans un murmure que la reine seule pût entendre, mon père veut m'épouser à Théobald.

— C'est un loyal et puissant convive de notre roy, reprit Bald-Hild toujours très bas, pourquoi ne le recevrais-tu pas ?

Berthe secoua la tête, mais comme elle vit que son père la regardait, elle se tut.

— Nous priérons, ajouta la reine, tout en rendant à Boves son salut hautain et soumis tout à la fois.

L'empressement qui avait accueilli l'entrée des Bœufs n'était pas pour durer; les leudes assemblés surent bientôt pourquoi cette visite avec la jeune fille. Souvent, ils avaient eu à lutter contre les prétentions de cet audacieux redoutable, dont l'ambition s'attaquait à cette puissance qu'on appelait la loi salique, sur laquelle s'élevait le trône chancelant de Mérowig.

D'instinct, les plus puissants, ceux qui avaient un intérêt quelconque, direct ou non, à se montrer Saliens, se rapprochèrent de l'estrade royale, tandis que le Conseil de la régence se groupait avec la reine devant le Boves redoutable, comme pour faire au roi un rempart de leur dévouement.

Et lui, Boves, hardiment, dans sa langue franke, gutturale, plus âpre encore par le ton menaçant et les mots employés, se mit à dire ce qu'il voulait : un fief mâle pour sa fille, transmissible à sa descendance; et sentant sa prétention exorbitante, d'un geste tout puissant, il montra ses tentes éparées à l'entrée du burg, et ses hommes d'armes les yeux fixés sur lui, n'attendant qu'un signe pour se jeter dans une furieuse mêlée.

La menace fut comprise, il y eut comme un roulement de tonnerre depuis l'estrade royale jusqu'aux barrières du fond, les boucliers sonnèrent comme des cymbales, et l'assemblée se trouva divisée en deux camps prêts à en venir aux mains, tandis que du dehors une poussée formidable, des cris sauvages, annonçaient que la suite des Boves envahissait la Mälberg.

Clother dormait la tête renversée au dossier de son trône. Dans l'ardeur de la lutte qui commençait, on avait oublié le pauvre roi enfant. Il s'éveilla aux cris de ses leudes et son regard, chargé de sommeil, s'arrêta indécis sur le connétable de Soissons qui faisait tourner sa hache autour de sa tête, d'un geste furieux; un rayon de soleil se refléta éblouissant sur le fer poli, Clother crut à un jeu du farouche seigneur, et souriant, encore engourdi de sommeil, il lui tendit les bras en criant comme tous : « Aoch! je suis Frank! »

Soissons entendit sa voix aiguë d'enfant, il vit son sourire, et jetant sa hache violemment contre un des poteaux où elle resta vibrante, d'un bond il vint au roi, l'enleva de son trône et le chargeant sur son épaule, l'emporta à travers la salle toute fumante de révolte et de colère.

— Fils de Mérowig, homme libre comme nous, criait Soissons, défends nos droits, défends ton trône.

Le petit roi riait. Son épaisse chevelure rousse, relevée sur la tête par une épingle d'or, retombait en boucles serrées sur les yeux et sur le col. Il était marqué au visage de larges taches semblables au son du froment et ses lèvres, retroussées par le rire, découvraient ses dents pointues de jeune loup. D'un geste gauche, il frappait de son sceptre trop lourd pour ses mains débiles, le casque de son leude, et sur leur passage, les vivats éclataient

formidables. Bientôt les comtes de la trustee royale, passionnément jaloux de Soissons, lui enlevèrent son roi auquel ils firent un trône mouvant d'un bouclier couché sur leurs framées.

— « Aoch, nous sommes libres, nous sommes Franks comme nos pères! criaient-ils autour du pavois. Que nos fils soient comme nous. »

— « Mérowig, nos ayeux t'ont librement choisi pour leur chef, nous sommes fidèles à ton sang! »

— « Clother, la loi salique est pour toi; c'est nous qui l'avons faite, nous la garderons jusqu'à la mort! »

Et Boves répondait par ses cent voix :

— « Nous pouvons défaire ce que nous avons fait, nous sommes les plus forts, nous aurons raison de vous. Longue vie au roi, mais liberté pour tous! Boves, Boves, Franks du Nord, à nous vos frères! »

— « Aoch! » criaient-ils tous, relevant leurs bras où les muscles saillaient sous la pression des bracelets d'or qu'ils montraient orgueilleusement comme marque de leur noble indépendance.

Et Clother, riant toujours, répétait après eux :

« Nous sommes Franks, je suis roy! »

C'était un délire sur son passage, les francisques, les framées, les massues se tendaient sous ses petits pieds sans appui; des bouches brûlantes baisaient sa sandale, et les cris sauvages s'entre-croisaient, jetant à cette frêle majesté leur amour et leur fidélité avec des éclats furieux.

Clother était maintenant au fond de la salle et sa mère, à l'autre extrémité, encore une fois, avait joint les mains; son regard triste suivait avec angoisse la promenade triomphale de son fils, et ses lèvres retrouvaient inconsciemment sa prière de l'oratoire : « Oh mes Franks, serez-vous toujours emportés de paroles, durs de cœur! »

Elle tremblait, Baudour d'Austrasie, non pour son enfant, elle le savait sacré à ses leudes, mais pour eux-mêmes, car elle les voyait prêts à s'entre-déchirer; un mot, un geste, la chute malencontreuse d'une arme, le froissement d'une épaule trop rude, et là, sous les yeux, le sang noble coulerait avec des bouillonnements de haine. Elle, la sainte, la pure, la douce femme sentait un aiguillon douloureux faire de son âme de reine une âme de martyre.

Elle se pencha vers Berthe qui, épouvantée, avait enseveli son visage dans les pentes de pourpre du trône :

— Prions pour mon peuple, lui dit-elle, la voix brisée.

Un sanglot mal contenu fut la seule réponse de la fille des Boves; mais son cœur plein de pitié et d'effroi s'unit à celui de Baudour, mêlant dans sa prière sa propre cause à celle du roy.

C'est ainsi que protégé par les supplications de deux femmes, Clother revint sans dommage vers l'estrade royale, et boudeur de voir le jeu fini, il se tenait raide et insensible sur son trône massif.

Le tumulte montait toujours; vainement, le maire et l'argentier, sages entre tous, cherchaient à faire entendre leurs conseils de modération; Boves, Amiens, Soissons, Boulogne, poitrines contre poitrines, se jetaient leur colère à la face, quand, tout à coup, les bras levés, pour frapper un insolent ennemi, retombèrent, les fronts altiers s'humilièrent, et un chant lointain apportant des mots mystérieux dans la langue d'Italie domina les cris des combattants

— Notre seigneur le comte-évêque qui vient nous bénir, murmurèrent les leudes en s'agenouillant sur le sol battu de l'aire royale.

— C'est l'Éloy, pensa Madame la reine; Dieu l'envoie.

— Je suis sauvée, s'écria Berthe.

Et la craintive enfant, soulevée par l'élan de tout son être, se dressa sur l'estrade, tendant ses bras suppliants vers celui qui pénétrait dans l'assemblée.

Il avançait lentement, précédé de ses serviteurs et de ses clercs, entouré de ses chanoines, la longue traîne de son manteau d'agneau noir soutenue par deux moinillons à la mine éveillée, au regard fureteur, qui cherchaient en vain à mettre leur turbulence d'accord avec la gravité de leur charge.

A tout instant, ce cortège religieux, qui avait suspendu sa psalmodie en pénétrant dans la Malberg, était séparé de son évêque par l'empressement de l'assistance à entourer le saint, l'élu, à lui baiser les genoux, à toucher son étole. Éloy souriait à la foi ardente de ce peuple enfant, et les deux doigts de la main droite relevés, il le bénissait en passant, tandis que ses yeux se fixaient tout au fond de la salle sur la blanche apparition de Berthe, les bras toujours tendus vers lui.

Nul ne pensait à la fille de Boves, à cet instant où, avec l'étrange mobilité d'esprit des Barbares, l'assemblée tout entière se portait vers le nouvel arrivant.

Mais l'Éloy n'oubliait rien de ce qu'il avait appris en scrutant les consciences et les cœurs; il savait, pour en avoir reçu l'aveu tremblant, de quels chastes désirs était rempli le cœur de la vierge chrétienne; il savait les ambitions de son père, les dangers qu'elles faisaient courir au trône déjà si ébranlé par les empiétements des maires du palais; et, en voyant l'effervescence de cette multitude armée, il sentit que Dieu l'amenait au milieu d'elle pour en contenir et en diriger les écarts, pour épargner le sang prêt à être versé entre frères.

Alors il s'arrêta tout à fait, sa tête s'inclina sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent, et il resta ainsi, au milieu de la foule, immobile et absorbé.

— Dieu lui parle, dirent les uns.

— Il écoute ce que le Seigneur commande, ajoutèrent d'autres.

— Il va nous le faire faire! pensaient les plus mutins, se soumettant d'avance.

Et tous contemplaient avec une sorte d'admiration craintive l'Élu dans sa majesté sereine de prince du royaume éternel.

Éloy était de taille si haute qu'il dépassait les plus grands de toute la tête; Boves lui-même, qui se complaisait en sa taille superbe, n'atteignait pas à celle de l'évêque. Ses yeux étaient brillants comme si des larmes en eussent avivé l'éclat. Son sourire était bon, mais plein de finesse, car il voyait fort clair dans les intentions secrètes, et plus d'un se cachait de son regard pénétrant.

Dadon, son ami, nous apprend qu'il était beau, plein de majesté et de débonnaireté. Sa longue barbe blanche descendait en ondes frisées sur sa poitrine, et ses mains, qui ciselaient le trône des rois et les reliquaires des saints, étaient longues et fines comme les fuseaux de Madame la reine.

Les Barbares admiraient cette beauté du corps, mais ils étaient surtout pris par le rayonnement surhumain de ce visage qui rendait visible à tous son union à Dieu.

Parfois, comme lorsqu'il avait aperçu tout à l'heure la fille des Boves, il s'absorbait dans sa prière en un tel repos « qu'il ne branlait ni ne « mouvait seulement la teste; de sorte que l'on « ne pouvait même entendre le souffle de son « respit. »

Mais il reprenait vite possession de lui-même quand son ardente charité le requérait, et, alors, il n'y avait pas esprit plus lucide, volonté plus ferme, génie plus vaste que les siens sous l'influence divine qui dominait toujours dans ses pensées et dans ses actes.

Quand il reprit sa marche, il savait ce qu'il avait à faire; il traversa la Malberg dans toute sa longueur, gravit les marches qui s'élevaient au devant du trône et alla droit à Berthe, agenouillée maintenant, ou plutôt prosternée devant lui.

Alors, le prince-évêque ôta de sa main le lourd anneau pastoral qui jetait des feux de pourpre, et, le passant au doigt de la jeune fille, il dit d'une voix forte qui porta au loin :

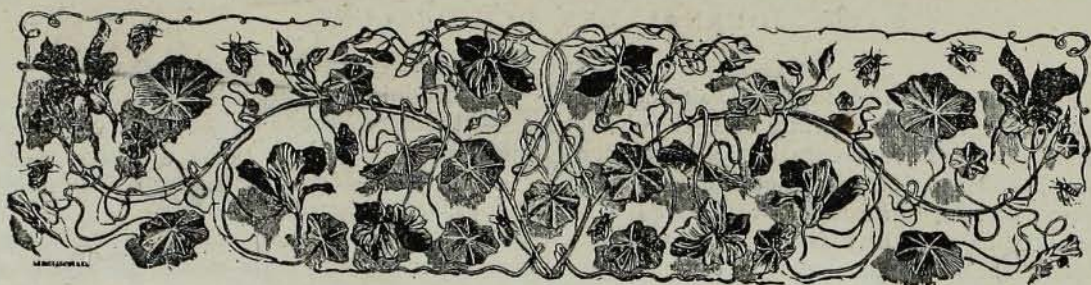
— Berthe, je t'épouse à Dieu !

C'était l'irrévocable consécration de la Vierge au Seigneur !

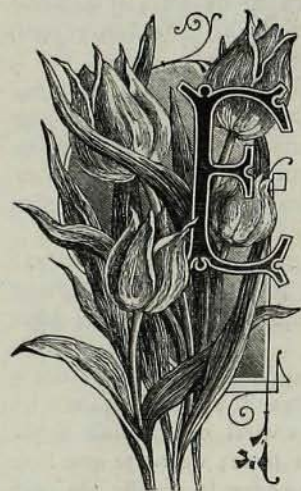
C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)





Causerie de Quinzaine



NFIN, chères amies, depuis quelques jours, Paris redevient nôtre et n'est plus une halte pour touristes anglais, l'édilité a presque partout terminé ses travaux d'été. Vraiment, quand il est censé ne plus y avoir de Parisiens à Paris, l'administration abuse un peu du droit de réparation de toutes les voies à la fois. Vous me direz que ce grief n'est pas nouveau, témoins les larges et clairs alexandrins consacrés jadis par Boileau aux *Embarras de Paris*; d'accord, je crois cependant que la situation s'est aggravée, je doute que, sous le grand roi, il y eût autant de terrassiers, égoutiers, maçons, couvreurs; je ne me figure pas bien les grands seigneurs du temps, forcés de se soumettre au « Passez au large » qui retentit sans cesse à nos oreilles, si le veilleur ne se contente pas d'un geste expressif de son bâton. Toutes les inventions nouvelles sont d'ailleurs prétextes à bouleversement, vous longez un abîme vertigineux : c'est l'électricité qu'on installe; plus loin, il surgit une montagne abrupte : c'est le pavage en bois qu'on adapte; vous vous croyez sauvée, ah! bien oui, vos pieds s'enchevêtrent dans les rails d'un nouveau tramway. Comme il faut toujours chercher le bon côté des choses, ces précipices et ces montagnes nous délivrent momentanément des bicyclettes et des automobiles, c'est toujours cela; on a beau être née *native de Paris*, comme disent les paysans, quand on revient des champs, on est un peu ahurie par tous ces moyens de se faire écraser. Si, pour aller plus vite, vous prenez une voiture, cela devient bien pis, grâce aux *rues barrées*, il faut tourner un quart d'heure pour arriver au but tout proche; la plupart des voies deviennent des impasses et l'humeur des cochers

ne diminue pas vos ennuis. Il y a quelques années, une chanson fort en vogue promettait des miracles si jamais l'Opéra-Comique était reconstruit, un de ces prodiges était la politesse des cochers, un autre, l'amabilité des maris; il est très sérieusement question de l'inauguration de l'Opéra-Comique, qui est bel et bien reconstruit — tout arrive en France — le reste, nous verrons bien.

La rentrée d'octobre, pour beaucoup d'entre nous passagère, ne l'est pas pour les collégiens, et dans les fiacres chargés de bagages se voyait au commencement du mois plus d'une mine allongée. A l'encontre de ce qui se dit généralement, ne trouvez-vous pas que les bons élèves ne sont pas toujours les plus gais au moment de la rentrée? Le travail acharné va recommencer pour eux, la lutte pour le succès devient chaque année plus difficile; ils connaissent déjà les déboires, quelquefois les injustices; ils ont subi les malchances des jours de composition où la migraine vous guette; dans cette classe nouvelle, ne rencontreront-ils pas des concurrents plus redoutables que ceux affrontés déjà? Leur adieu aux vacances peut être courageux, mais ne va pas sans une certaine appréhension, derrière cette porte qui va bientôt se refermer sur eux; bien des soucis les attendent. Je vous assure, quoi qu'on die, que les cancre sont plus gais, il y a beau jour qu'ils ont pris leur parti de végéter aux derniers rangs; perdus dans un grand nombre d'élèves, ils paraissent plus facilement qu'en vacances, sous la surveillance d'un précepteur, d'une mère ou d'une sœur aînée; comme naguère, ils chuchotteront pendant les classes, lutineront les pions ou dormiront pendant les études; non, vraiment, leur rentrée n'est pas triste.

Quant à vous, chères lectrices, si les classes et les cours ne vous regardent plus, vos lettres nous parlent souvent de préoccupations d'examens, aussi le titre d'un article : *Brevets de demoiselles*, a-t-il attiré notre attention en pensant à vous.

Devinez combien de candidates se présentent à Paris, à chaque session?

— Mille? quinze cents?

— Vous n'y êtes pas, trois mille en moyenne.

A la dernière session pourtant, mille neuf cent quarante-sept jeunes filles seulement ont reçu leur brevet, trois cent soixante-quatre ont été... ajournées.

Il ne paraît pas que la timidité soit, en général, la cause des échecs, la plupart des candidates ont une belle assurance et la doctoresse de garde donne surtout ses soins aux pauvres mamans énervées par la longue attente.

Les derniers examens n'ont pas été fort brillants, paraît-il, le niveau intellectuel féminin tendrait à baisser, mais je vais transcrire, ne voulant pas assumer la responsabilité de ce qui suit :

« Le devoir de style est un bavardage de peruches ; sur un récit d'histoire ou une pensée morale à développer, ces jeunes filles brodent des fadaïses et festonnent des lieux commus. C'est d'une indigence à apitoyer un bureau de bienfaisance ».

En revanche, le rédacteur de l'article accorde que l'orthographe montre un grand souci des règles ; il concède encore que l'écriture est bonne, « longue, svelte, correcte, mais sans expression, les lettres ressemblent à un défilé de misses anglaises, hautes, pointues et distinguées ».

Voici, à notre avis, le plus triste : « L'examen de couture est un pur désastre, les aspirantes bousillent à coups d'aiguille le chiffon qui leur est confié. Quel châtiment épouvantable pour elles, si le jury les condamnaient à porter tout un jour la robe que leurs doigts malhabiles ont confectionnée ». Vous allez me trouver bien « vieux jeu », chères lectrices, je prends volontiers mon parti du devoir d'histoire raté, nous ne sommes pas forcées d'être historien, mais la boutonnière de travers, les points inégaux, la couture bousillée, voilà ce dont je ne peux me consoler, je vous assure.

En attendant que nous perfectionnions notre couture, on nous parle, pour nos robes, d'un nouveau tissu fait en soie d'araignée, non l'araignée, notre compatriote, gênante travailleuse à l'angle de nos murs et aux parois de nos greniers et de nos caves, mais une araignée coloniale, une malgache, émule du ver à soie et produisant un beau fil d'or. On s'en occupa déjà sous le premier Empire, les dames de la Réunion, ayant envoyé, à l'impératrice Joséphine, une paire de gants faite avec de la soie d'araignée ; je ne vous vois pas encore vêtues de cette merveilleuse étoffe.

* * *

Vous savez, chères amies, qu'à cette époque de

l'année, nous conseillons toujours, à celles d'entre vous qui possèdent d'antiques demeures familiales, d'opérer des fouilles dans leurs greniers pour en exhumer les choses anciennes reprises par la mode. Cette année, tournez vos recherches vers la vieille musique et les mélodies de 1830, qui firent les succès de nos aïeules. M^{me} Amel, à la Bodinière, a rendu à ces vieilles romances troubadour un regain de vogue et c'est à qui en découvrira. Il est deux manières de les présenter ; on peut dire avec conviction et passion les paroles fort banales, ou les tourner en plaisanterie, à la grande joie de la moqueuse jeunesse ; on leur donne leur véritable cachet, en les chantant en costume du temps, il y certains duos qui deviennent ainsi d'un comique achevé. Dans ce genre, les plus grands effets demandent fort peu de voix et, en cherchant un peu, il arrive de rencontrer de véritables petites perles de mélodie et de sentiment. Il y a toute une série de romances pour jeunes filles d'une aimable paysannerie ; Madeleine ou Lise, courtisées par des rois ou des grands seigneurs vêtus d'étoffes d'or, possédant de riches équipages, leur préfèrent Daniel ou Pierre, qui sont de simples pasteurs, n'ont qu'un habit de bure et un chien pour tout serviteur. On n'était déjà plus au temps où les bergères épousaient des rois, nous en sommes plus loin encore ; nos présidents nous arrivent tout mariés, ils ont passés l'âge des romans, ont de beaux équipages, mais pas d'habits d'or ; il m'étonnerait qu'un cœur de jeune fille battît en les voyant passer, Daniel et Pierre peuvent être tranquilles et ne pas craindre la concurrence.

Pendant que les unes chanteront « les chansons d'aïeules », les autres classeront dans des albums les cartes postales illustrées cueillies, de ci, de là, au cours des voyages de vacances. Entre-nous, ces cartes postales ont été cette année un véritable petit supplice, les jeunes nous demandaient si gentiment de penser à leur collection, tout en pérégrinant ! La carte illustrée, ce n'était rien, dans chaque ville, le premier papetier venu vous procurait la collection, mais à la demande était ajouté ce *post-scriptum* :

« Surtout, chère madame, n'oubliez pas qu'une carte oblitérée a bien plus de valeur ».

Il fallait donc *oblitérer*, c'est-à-dire trouver quelque chose à mettre sur chaque carte ; ce n'était pas toujours facile, je vous assure ; c'est dans ces occasions-là qu'on constate l'esprit de l'escalier, la répartie du lendemain ; hélas ! trois fois hélas ! la trouvaille le 16 du mois du sujet cherché pour la causerie du 15.

EDMÉE.



DEVINETTES

Acrostiche double

Compléter les lettres suivantes de manière à former six mots dont la première et dernière lettre donneront, dans le sens vertical, le nom d'un célèbre marin :

ÉTROI
SE
ECK
NA
GAM
VO

(*Brin de varech.*)



Mots en lampe

Verticalement, au milieu : Remontrance calme et mesurée.

Horizontalement : Deux fois pour rire. — Un assaisonnement indispensable. — Au fond du terrier. — J'aime les sons de celui de Notre-Dame. — Voyelle. — Ou Orient. — Dans une lettre. — Un travailleur. — Dans tout. — Où l'on danse. — Pour frapper. — Un solitaire. — Pour le souverain. — Qui n'est pas rugueux.

(*Fleurs d'automne.*)

Anagramme

Avec quatre pieds, je suis céréale
Donnant assez bonne farine.
Retournez-moi. Au pays oriental
Je suis état voisin de la Chine.

(*Mère et Moi.*)

Mots en carré à carré blanc

Conduire. — Une horrible compagne de route. — Signifie dans. — Demi-ride. — Négation. — Pronom. — Ou faux. — Ne justifient pas toujours le proverbe.

(*Marguerite Grosjean.*)

Charade

Mon premier est creux.
Mon deuxième l'est aussi.
Mon tout, c'est bien heureux,
S'il est creux, peut être rempli.

(*Mère et Moi.*)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE SEPTEMBRE

Mots en croix : Retro. Satanas.

Mots en drapeau :

LOIRE
IMAGE
VERRE
IDÉAL
N
G
S
T
O
N

Tableau énigmatique : Imprévoyance.

Logogriphe : Lapon, Nopal.

Mots en lampe :

Q
G U I
G R I V E
P A N N E A U
T
E
I F S
E
P U R
O D I L E
S O L O N
C A L M E
T E R

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.